Shafique KESHAVJEE, Une théologie pour temps de crise. Au carrefour de la raison et de la conviction

Genève, Labor et Fides, coll. «Lieux théologiques», 2010, 230 p.

Pierre Lassave

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22555>

DOI : 10.4000/assr.22555

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 9-242

ISBN : 9782713223013

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pierre Lassave, « Shafique KESHAVJEE, Une théologie pour temps de crise. Au carrefour de la raison et de la conviction », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-68, mis en ligne le 12 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22555> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22555>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Shafique KESHAVJEE, Une théologie pour temps de crise. Au carrefour de la raison et de la conviction

Genève, Labor et Fides, coll. «Lieux théologiques», 2010, 230 p.

Pierre Lassave

RÉFÉRENCE

Shafique KESHAVJEE, Une théologie pour temps de crise. Au carrefour de la raison et de la conviction, Genève, Labor et Fides, coll. «Lieux théologiques», 2010, 230 p.

- 1 En Suisse comme dans nombre d'autres pays européens, le regain d'intérêt public pour l'histoire des religions dans leur diversité ne va pas sans interpeller les facultés de théologie chrétienne. On sait qu'en France l'histoire des religions n'est qu'une sous-discipline universitaire discrètement répartie dans l'étude des différentes époques et aires culturelles; seules quelques formations doctorales développent des programmes interdisciplinaires ayant les faits religieux comme objet légitime. Mais l'essor des sciences des religions, depuis plus d'un siècle, est un trait de la sécularisation occidentale; leur croissance est assurée par l'extension du milieu universitaire et l'intensification des échanges entre cultures. Les facultés de théologie catholique et protestante, loin de s'être repliées sur la seule reproduction des cadres ecclésiaux, participent largement de ce mouvement intellectuel. Par la connaissance approfondie de l'intérieur de leurs traditions mais aussi par les comparaisons entre les langues, les cultes et les croyances du monde qu'exige leur vocation missionnaire et œcuménique. Questionnement rationnel de la foi, la théologie chrétienne à visée universelle apporte ainsi sa longue expérience du dialogue intime entre le croire et le savoir. Mais l'impératif de neutralité axiologique, qui permet l'échange entre différents systèmes de pensée polarisés sur des valeurs absolues, ainsi que l'inéluctable spécialisation des connaissances produisent une forme de scepticisme érudit qui éloigne de la

compréhension personnelle de ce qui se joue dans le message chrétien d'un divin incarné dans l'humain.

- 2 L'auteur de cet essai traite précisément de ce hiatus épistémique élevé au rang de crise institutionnelle au moment où les facultés de théologie de Suisse romande hésitent entre verser dans les sciences humaines ou se replier sur la reproduction confessionnelle. L'ouvrage ne le dit pas explicitement, mais une simple interrogation sur internet permet d'apprendre que son auteur, professeur de théologie œcuménique à l'Université de Genève, accompagne son écrit d'un acte majeur: il vient précisément de démissionner de son poste pour protester contre la dérive managériale de son institution alignée sur les standards réducteurs de la science normale. L'administration reprocherait en effet une trop faible productivité académique à cet enseignant qui est aussi pasteur très engagé dans le dialogue interreligieux et essayiste prolix qui trouve une part de sa notoriété hors de l'enceinte universitaire. Il est notamment l'auteur d'un conte initiatique remarqué, *Le roi, le sage et le bouffon* (Seuil-Points, 2000) qui narre un tournoi imaginaire entre les grandes religions du monde pour le salut d'un royaume en quête de sens. Plus austère, le présent essai se donne comme une plaidoirie sur le fond: quel dilemme entre théologie et sciences humaines? comment en sortir par le haut? et derrière cela: quelle université pour le siècle à venir?
- 3 Le développement suit une structure ternaire: deux thèses sont d'abord opposées pour l'exemple, l'une qui prône une science des religions ancrée dans la tradition chrétienne d'échange fécond entre l'ultime et l'intime; l'autre qui tend vers un dépassement de l'horizon théologique par l'anthropologie; troisième temps, l'auteur avance sa thèse d'une connaissance «intercritique» entre religions, savoir nécessairement situé dans une tradition, la raison chrétienne se trouvant selon lui être la plus apte de toutes à l'empathie anthropologique. La démonstration s'appuie sur la méthode du «structuralisme génétique» naguère développée par Lucien Goldmann, soit l'examen de la dynamique de contenu au regard de l'évolution de son contexte historique et social.
- 4 La première thèse s'illustre donc avec l'œuvre de Carl-A. Keller (1920-2008), théologien protestant suisse, un temps pasteur missionnaire en Inde où il est né, puis professeur de l'université de Lausanne. D'abord exégète de l'Ancien Testament, puis penseur de l'expérience mystique à la confluence des spiritualités hindoue, juive, chrétienne et musulmane. Au-delà de l'étude nécessaire des formes multiples d'accès à ce qui dépasse l'entendement humain, l'érudit vise le référent ultime qui permet de passer d'une tradition à l'autre, qui relie ainsi le présent au passé, l'ici à l'ailleurs, le soi aux autres. Dans ce cadre, les religions se définissent comme systèmes communautaires de communication bilatérale entre un ultime et un intime, les sciences des religions comme la description de la pluralité de ces systèmes et leurs interrelations, la théologie comme le travail de compréhension du lien entre le transcendant et l'immanent. La spécificité indicible et personnelle du référent ultime justifie que les sciences des religions, aussi objectives soient-elles, soient en dialogue permanent avec la théologie qui rapporte l'objet au sujet confronté à l'énigme du sens. De quoi réassurer l'inscription des sciences des religions au sein des facultés de théologie chrétienne.
- 5 La seconde thèse présente une figure voisine de la première: l'œuvre de Pierre Gisel (né en 1947 à Genève), également pasteur et professeur à la faculté de théologie de l'Université de Lausanne. Un parcours réflexif marqué par l'ouverture à la philosophie moderne et qui appréhende le rapport au divin au-delà de ses traditions premières de révélation. À la place du référent ultime selon Keller, Gisel se centre sur la propension

humaine à la symbolisation absolue de l'être au monde. Une disposition générique qui engage autant la croyance, la théologie, la science que la philosophie. La réflexion théorique sur le divin chez Platon précède ainsi en philosophie la reprise théologique chrétienne. Si Keller s'appuyait sur la théologie dialectique de Karl Barth entre l'inaccessible divin et le réductible humain, Gisel vise une forme de dépassement anthropologique en se rapprochant d'une théologie libérale des religions initiée par Ernst Troeltsch. Pour lui, «la théologie n'a pas d'autre lieu que le monde et l'humain, à distance de tout Dieu ou de toute vérité de dernière instance (le dire ainsi assume un héritage biblique, juif et chrétien, globalement occidental) même si c'est pour les faire bouger, en différer la donne ou la rejouer autrement.» (cité p.133).

- 6 Comparant point par point le parcours, la théologie et son rapport à la science des religions chez Keller et chez Gisel, l'auteur tire le bilan des convergences et des divergences entre les deux. Convergences du côté des statuts (théologiens pasteurs réformés et érudits, largement insérés dans l'université vaudoise, théoriciens des échanges entre théologie chrétienne et science moderne). Divergences du côté des options théologiques: «Alors que Keller, du commencement jusqu'à la fin s'est voulu être témoin du Christ ressuscité à ses contemporains, Gisel, au nom du Christ caché et d'une doctrine de la création, abstraite et élaborée, a évolué d'une théologie explicitement chrétienne vers une théologie déchristianisée, se voulant en phase avec notre temps.» (p.96). D'un côté le dialogue infini de l'ultime et de l'intime et de l'autre le monde comme horizon des constructions symboliques de l'absolu. Deux options théologiques qui ne vont pas sans conséquences institutionnelles directes. Ainsi l'auteur voit-il dans la seconde le début de la subordination très occidentale de la théologie à l'histoire et à l'anthropologie des religions.
- 7 Avant d'inscrire son nom dans ce débat à la recherche d'un moyen terme entre «auto-interprétation religieuse» et «discipline académique sécularisée», Sh. Keshavjee revient sur quelques données de base. D'abord le constat de la prégnance du fait religieux dans le monde contemporain. La récente votation contre la construction de minarets en Suisse est un exemple récent parmi d'autres des tensions vives qui traversent la socialité multiculturelle. Il s'emploie ensuite à redéfinir les mots. La religion est ainsi pour lui «un système global d'interprétation, de transformation et de communication entre une communauté humaine et une ou des réalités perçues comme méta-humaines, fondatrices et ultimes» (p.176). Il voit également dans la théologie «une théorie de l'ensemble» qui par sa visée globale ne peut que s'opposer à la réduction anthropologique ou au repli sur la doctrine d'une tradition. Plus que sa visée, ce sont les multiples lieux d'épreuve de la pensée théologique dans le monde qui justifient son insertion singulière dans l'Université: la «théorie de l'ensemble», doublement appuyée sur la tradition chrétienne et la rationalité occidentale, est plus qu'une connaissance objective et critique, elle est aussi éthique de vie, loi de comportement, expérience existentielle. D'où l'impératif «intercritique» qui doit l'animer et lui faire rejeter tant la mise entre parenthèses du contenu de la foi par la science normale des religions que les mécanismes théologiques de subordination des spiritualités autres. La troisième voie qui s'esquisse ici est une manière de refonder l'Université non seulement comme le lieu de transmission des connaissances mais aussi comme foyer de sagesse et d'autoréflexion pour la Cité.
- 8 Mais l'auteur s'en tient surtout à décrire avec force diagrammes l'architecture des disciplines composant sa théorie de l'ensemble. On aurait souhaité en savoir plus sur

les raisons de son choix en faveur de la théologie chrétienne comme cadre idéal de connaissance réflexive et universelle du fait religieux. Certes, il affirme qu'on «ne peut pas être neutre sur le droit de croire et de ne plus croire, sur l'égalité entre l'homme et la femme, sur le système des castes, sur l'antisémitisme, sur l'excision des jeunes filles, sur la sanction à l'égard des personnes ayant commis un adultère, sur les contraintes "sectaires", sur la vente d'armes à des dictatures, sur la faim dans le monde, sur l'esclavagisme, sur la concentration du pouvoir économique ou politique chez quelques acteurs, sur les activités humaines dérégulant l'environnement...» (p.210). Mais, hormis ses tendances naturelles à l'enfermement érudit et à l'observation objective et neutre du monde, le milieu universitaire et de la recherche ne demeure-t-il pas avec ses «intellectuels engagés» l'un des agents principaux de la sauvegarde des droits de l'homme dans la plupart des pays?

- 9 Stimulant par les questions fondamentales qu'il pose, l'essai n'y répond qu'en partie en se limitant finalement à une maquette d'interrelations entre disciplines: les théologies légitimes des grandes traditions mises en dialogue avec les philosophies modernes ainsi qu'avec les sciences historiques et sociales. Son propre développement ternaire ne débouche dans son troisième terme que sur des considérations trop générales pour redistribuer la donne des échanges tendus entre théologies et sciences des religions. L'arrière-plan dualiste du raisonnement de départ ne s'est pas effacé à l'arrivée. L'auteur confesse d'ailleurs honnêtement les limites de son «échafaudage»: il promet une suite plus concrète à son dialogue enraciné dans le christianisme avec les sagesse du monde. Gageons que son histoire personnelle d'enfant de famille indienne et de confession ismaélienne, d'étudiant converti au christianisme évangélique, d'universitaire démissionnaire et de pasteur engagé dans le dialogue entre les cultures lui confère quelques raisons et atouts singuliers pour une telle entreprise.